

Méthode de la dissertation philosophique

Baptiste Mèlès

Version du 12 janvier 2016

L'objectif de la dissertation de philosophie est de soulever un problème sur un sujet donné, et d'y proposer une réponse éclairée.

Table des matières

1	Le brouillon	2
1.1	Gestion du temps	2
1.2	Accumulation des idées	3
1.3	Composition du plan	3
1.4	Introduction et conclusion	3
2	Introduction	4
2.1	L'amorce	4
2.2	L'analyse des termes du sujet	5
2.2.1	Définition	5
2.2.2	Tension et problématique	7
2.3	Annonce du plan	10
3	Développement	11
3.1	Types de sujet	11
3.1.1	Un seul concept	12
3.1.2	Deux concepts	12
3.1.3	Une question	13
3.1.4	Une citation	13
3.2	Quelques types de plan	14
3.2.1	Le plan dialectique	14
3.2.2	Le plan criticiste	15
3.2.3	Le plan de réhabilitation	16
3.2.4	Le plan de dégradation	17
3.2.5	Le plan <i>ad hoc</i>	17
3.3	Quelles thèses faut-il soutenir ?	17
3.4	Comment soutenir une thèse	18
3.4.1	Preuves <i>a priori</i> : les arguments	18

3.4.2	Preuves <i>a posteriori</i> : les exemples	19
3.4.3	La modalité des thèses	20
3.5	Comment réfuter une thèse	21
3.6	Comment mobiliser l'histoire de la philosophie	22
3.7	Transitions	22
4	Conclusion	24
4.1	Une réponse explicite	24
4.2	L'ouverture du sujet	24
5	Comment les correcteurs lisent les copies	25
5.1	Ordre de lecture	25
5.2	Critères d'évaluation	26
6	Sujets de dissertation	26
6.1	L'art	27
6.2	Logique et épistémologie	27
6.3	La métaphysique	27
6.4	La morale	28
6.5	La politique	28
6.6	Les sciences humaines	29

1 Le brouillon

La composition d'une dissertation a lieu en trois moments : le brouillon, la rédaction, la relecture. Cette dernière, souvent négligée, est pourtant cruciale, notamment pour corriger l'orthographe¹.

1.1 Gestion du temps

Le brouillon est un moment essentiel de la dissertation. Il faut donc lui consacrer suffisamment de temps, sans pour autant menacer la qualité de la rédaction.

On dispose généralement de quatre heures en licence pour composer une dissertation, et de sept heures pour l'agrégation. On doit ménager un temps important pour la rédaction, car dans la précipitation, il est presque impossible de réfléchir efficacement. On peut donc consacrer 1h ou 1h30 au brouillon en licence (donc 2h30 ou 3h pour la rédaction), 3h pour l'agrégation (donc 4h pour la rédaction).

1. Certains correcteurs sanctionnent explicitement d'un ou deux points une orthographe défaillante. Ceux qui ne le font pas sont souvent plus sévères : l'impression générale de négligence que délivre la copie les incite à en retirer implicitement bien plus.

L'idéal est d'avoir terminé la rédaction avec au moins 15 minutes d'avance en licence, 30 minutes pour l'agrégation ; on se réserve ainsi un temps suffisant pour la relecture.

1.2 Accumulation des idées

La première chose à faire est de noter sur le brouillon une ou plusieurs *définitions* pour chacun des termes importants du point de vue du sens commun.

Ensuite, on cherche dans les définitions quelle est la tension qui donnera naissance à la *problématique*.

Enfin, il faut noter sur le brouillon toutes les *idées* — les thèses, les auteurs, les références — à mesure qu'elles nous viennent à l'esprit, sans les sélectionner. Le tri s'effectuera spontanément plus tard.

1.3 Composition du plan

Une fois que l'on a suffisamment d'idées et que leur organisation commence à se préciser dans notre esprit, on peut passer à la constitution du plan.

Chaque partie du plan doit pouvoir être formulée par une thèse explicite, et, si possible, par des « formules » facilement reconnaissables (on en trouvera quelques exemples ci-dessous : la substance comme substrat, comme fiction, ou comme fonction ; la guerre comme déchaînement de violence, comme violence rationnelle, ou comme violence raisonnable ; etc.).

Le plan doit contenir toutes les parties et les sous-parties ; il n'est pas nécessaire de pousser la subdivision trop loin. Chaque partie ou sous-partie doit comporter un titre exprimant la thèse locale en cinq à dix mots (par exemple « I - La substance comme substrat », « A) le primat ontologique de la substance », « B) le primat chronologique de la substance », « C) le primat chronologique de la substance », « II - La substance comme illusion »).

Enfin, dans le plan, on doit noter avec soin la structure de chacune des transitions. Cette précaution garantit que le passage d'une partie à une autre ne sera pas artificiel ou simplement rhétorique.

1.4 Introduction et conclusion

Une fois le plan terminé, il est recommandé de rédiger intégralement au brouillon l'introduction et la conclusion. Ainsi, si l'on est pris par le temps en fin de rédaction, on n'aura plus qu'à recopier la conclusion, et la dissertation se terminera proprement, même si dans le développement l'on n'a pas eu le temps d'écrire en détail tout ce que l'on espérait.

2 Introduction

L'introduction doit être la présentation, progressive et détaillée, de la problématique.

Il vaut mieux éviter d'y citer des noms de philosophes : ceux-ci sont rigoureusement étrangers à la problématisation de la question, même si plus tard ils vous seront évidemment très utiles pour proposer des réponses. Partir de l'état de la littérature philosophique serait inverser le juste ordre des choses : il faut aller des problèmes à la philosophie, non de la philosophie aux problèmes. Dans l'introduction — comme plus tard dans la conclusion — l'étudiant doit assumer ses responsabilités, n'engager que soi, mais s'engager totalement. Une bonne introduction ne contient aucun nom de philosophe.

Une introduction est généralement composée des parties suivantes, chacune pouvant être présentée en un alinéa :

1. l'*amorce* (très facultative) ;
2. l'*analyse* des termes du sujet ;
3. l'exposition d'une *tension* entre les termes du sujet, qui mène à la formulation de la *problématique* ;
4. la présentation des *enjeux* de cette problématique (facultative) ;
5. l'*annonce du plan*, ou tout au moins de la première partie.

Il faut apporter un soin particulier à l'introduction, et plus tard à la conclusion, car ce sont les deux parties qui marquent le plus les correcteurs. Une introduction bancale ou expéditive laissera une impression négative que le meilleur développement du monde ne saura dissiper.

Une bonne introduction occupe généralement entre une demi-page (surtout en licence) et une page entière (principalement pour l'agrégation). À plus d'une page et demie, elle commence à trop s'étirer : les questions partent dans tous les sens, parce que le candidat n'arrive pas à resserrer son étude sur une problématique unique.

2.1 L'amorce

On préconise parfois de recourir à une amorce avant de définir les termes du sujet, sous prétexte que l'entrée dans la dissertation est moins abrupte. On peut ainsi partir d'une anecdote, d'un exemple tiré du quotidien, d'un exemple historique, etc. Par exemple, pour le sujet « La guerre », on peut partir d'une comparaison entre deux figures historiques :

« Jean Jaurès est mort pour avoir refusé la guerre quand son pays la désirait, Jean Cavaillès pour l'avoir acceptée quand son pays y avait renoncé : aujourd'hui ils sont tous deux reconnus comme des "justes". De ce constat paradoxal on peut tirer deux interrogations : la première porte sur la nature de la guerre, la seconde sur les moyens de son évaluation morale et politique. »

L'ensemble de la dissertation pourra donc être vu comme la tentative d'explication de ce simple constat : que Jaurès et Cavaillès, avec des comportements apparemment opposés, puissent être l'objet des mêmes éloges.

Il vaut mieux éviter de partir directement de l'histoire de la philosophie, en disant par exemple que Hobbes justifie la guerre par l'état de nature, etc. La dissertation, dans l'introduction, doit pour ainsi dire s'appuyer sur la fiction que la philosophie n'ait pas préexisté à notre réflexion. La diversité des opinions philosophiques n'est jamais un bon point de départ de dissertation : l'interrogation sur le sexe des anges a beau avoir suscité bien des opinions contraires, elle n'en a pas le moindre intérêt pour autant.

Mais l'amorce est hautement facultative. En cas de manque d'inspiration, il vaut mieux en faire totalement l'économie que de la rédiger maladroitement.

2.2 L'analyse des termes du sujet

2.2.1 Définition

Quand on n'utilise pas d'amorce spécifique, l'analyse des termes du sujet est le début de la dissertation ; dans ce cas, il ne faut pas hésiter à commencer *ex abrupto* par la définition des concepts. L'introduction est alors sobre mais efficace.

Évitez de mentionner explicitement « le sujet » ou « l'intitulé », par exemple en disant « Ce sujet nous propose de réfléchir sur... » ou « Le présupposé de ce sujet est... ». Commencez directement par l'analyse des termes.

L'analyse des termes du sujet consiste à prendre chaque terme important de l'énoncé et à le définir, fût-ce simplement de manière préalable. Dans le sujet « La guerre », on peut définir en première approche la guerre comme « le conflit armé entre deux groupes humains ».

Mais même en première approche, une définition n'en est pas une si l'on ne peut aller du concept à la définition, *et surtout* de la définition au concept². Supposons que l'on dise par exemple « la guerre, c'est le conflit ». Certes, la guerre est un conflit (on peut donc aller du concept à la définition), mais tout conflit n'est pas une guerre : il existe également des conflits entre collègues de travail, entre membres d'une famille, entre mâles dominants dans un troupeau, et ces conflits ne sont pas des guerres (on ne peut donc pas aller de la définition au concept). Il faut donc trouver, parmi l'ensemble des conflits, ce qui distingue la guerre en particulier. Nous avons retenu deux critères : le fait que le conflit oppose des hommes, et qu'il soit armé ; mais d'autres définitions sont certainement possibles.

2. En termes aristotéliens, une bonne définition doit non seulement énoncer le genre, mais également la différence spécifique (*Topiques*, IV, 101b20 ; V, 101b35–102a20) ; c'est cette dernière qui fait souvent défaut.

Les définitions que vous donnez en introduction doivent être celles du sens commun. Elles ne doivent surtout pas être celles d'un philosophe et encore moins présupposer une thèse philosophique particulière. Par exemple, ne définissez pas « Dieu » comme une entité immanente à la nature (que vous pensiez ou non à Spinoza) car ce n'est généralement pas en ce sens que l'on utilise ce terme. Vos définitions en introduction doivent être œcuméniques et être acceptées comme des évidences par la première personne rencontrée dans la rue.

Il arrive que tout l'enjeu d'un sujet de dissertation soit précisément de définir un concept, notamment quand il commence par « qu'est-ce que » : « Qu'est-ce que le bonheur ? », « Qu'est-ce qu'agir ? », « Qu'est-ce qu'une chose ? », etc. Dans ce cas, le concept doit recevoir *deux* définitions : une première approximation en introduction, qui représente ce que l'on entend généralement par ce concept, et une définition approfondie qui sera donnée en conclusion du devoir. Ainsi, même quand la définition est l'enjeu même de la dissertation, il faut impérativement définir le concept dès l'introduction.

Lorsque le sujet comporte plusieurs concepts (« Bonheur et vertu », « Toute pensée est-elle un calcul ? », « L'histoire est-elle une science ? », « Qu'est-ce qu'une action réfléchie ? »), on peut les définir l'un à la suite de l'autre :

« Par pensée, on entend généralement l'ensemble de l'activité théorique de l'homme. Le calcul, quant à lui, est une démarche déductive reposant sur la manipulation de signes. »

Il faut prendre garde à éviter toute circularité dans la définition. Par exemple, définir la pensée comme « activité *mentale* du sujet » serait s'exposer à la question de savoir ce qu'est à son tour l'« activité mentale »... et à la réponse spontanée : « l'activité mentale est l'activité de la *pensée* ». La définition est circulaire ! Elle transformait simplement un substantif (« pensée ») en adjectif (« mental »). De même, définir l'animal en commençant par dire qu'il est un être « biologique » ou « doué de vie », « animé » ou « possédant une âme » (*ánima*), ce n'est que déplacer toute la difficulté dans l'un de ces mots. La définition doit partir du sens commun et être éclairante ; par exemple, on peut proposer de définir l'animal comme « un être capable de se déplacer et de viser ses propres fins » : on a ainsi défini le concept par des mots strictement plus simples.

Nul n'a mieux résumé que Kant les conditions d'une bonne définition :

« Les exigences essentielles et universelles requises pour la perfection d'une définition en général peuvent être traitées sous les quatre moments principaux de la quantité, de la qualité, de la relation et de la modalité. »

1. « Selon la *quantité* — en ce qui concerne la sphère de la définition — la définition et le défini doivent être des concepts

réci-proques (*conceptus reciproci*) et par conséquent la définition ne doit être ni plus large, ni plus étroite que son défini ;

2. selon la *qualité*, la définition doit être un concept *détaillé* et en même temps *précis* ;
3. selon la *relation*, elle ne doit pas être *tautologique*, c'est-à-dire que les caractères du défini doivent être différents de lui-même, puisqu'ils sont les *principes de sa connaissance* ;
4. enfin selon la *modalité*, les caractères doivent être *nécessaires* et par conséquent ne pas être du genre de ceux que procure l'expérience³. »

Le même auteur a même fourni une méthode pour dégager les définitions :

« Ces mêmes opérations auxquelles il faut se livrer pour mettre à l'épreuve les définitions, il faut également les pratiquer pour élaborer celles-ci. — À cette fin, on cherche donc 1) des propositions vraies 2) telles que le prédicat ne présuppose pas le concept de la chose 3) on en rassemblera plusieurs et on les comparera au concept de la chose même pour voir celle qui est adéquate 4) enfin on veillera à ce qu'un caractère ne se trouve pas compris dans l'autre ou ne lui soit pas subordonné⁴. »

2.2.2 Tension et problématique

L'analyse des termes du sujet n'est pas un procédé artificiel : il possède une réelle utilité dans la construction de la dissertation — et en premier lieu, il empêche bien des hors-sujet. C'est en effet de ces définitions que l'on doit extraire une *tension*, c'est-à-dire un conflit. Quand le sujet comporte plusieurs concepts, le conflit apparaît généralement entre eux quand on essaye de les associer ; quand le sujet comporte un seul concept, le conflit apparaît souvent entre les termes mêmes de la définition. C'est ce conflit qui engendre la *problématique*.

Voici un exemple pour le sujet « Toute pensée est-elle un calcul ? » :

« Par pensée, on entend généralement l'ensemble de l'activité théorique de l'homme. Le calcul, quant à lui, est une démarche déductive reposant sur la manipulation de signes. Or, l'histoire récente montre qu'un nombre croissant d'activités autrefois réservées à l'intelligence humaine — opérations mathématiques, inférences logiques, prises de décisions économiques — se voient déléguées à des machines, dont le fonctionnement repose pourtant sur le seul calcul. On peut donc s'interroger sur l'existence de limites à cette tendance historique. L'activité théorique de

3. Kant, *Logique*, §107.

4. Kant, *Logique*, §109.

l'homme peut-elle être simulée tout entière par la simple manipulation de signes qui caractérise le calcul ? »

La problématique ne doit surtout pas être conçue comme elle l'est généralement, à savoir comme une question qui ressemble vaguement au sujet que l'on nous a imposé sans toutefois lui être rigoureusement identique. Voici ce que nous vous recommandons de faire sur votre brouillon :

1. *définition* : je définis les principaux termes du sujet au moyen de concepts strictement plus simples ;
2. *substitution* : je réécris le sujet en remplaçant chaque terme défini par sa définition ;
3. *tension* : je trouve où réside la tension dans le sujet ainsi reformulé et j'en tire la problématique.

Voici un exemple pour le sujet « Dieu a-t-il pu vouloir le mal ? » :

1. *définitions* des principaux termes :
 - Dieu : créateur du monde possédant toutes les perfections ;
 - le mal : ce qui ne doit pas être réalisé pour des raisons morales ;
2. *substitution* des définitions aux termes définis dans le sujet : un *créateur du monde possédant toutes les perfections* a-t-il pu vouloir *ce qui ne doit pas être réalisé pour des raisons morales* ?
3. maintenant la *tension* apparaît sans doute plus clairement : comment un être possédant toutes les perfections a-t-il pu vouloir un monde apparemment imparfait ?

On peut alors rédiger l'introduction :

Par Dieu, on entend généralement un être qui d'une part est créateur du monde et de l'autre possède toutes les perfections, c'est-à-dire toutes les qualités positives à leur degré ultime. Le mal est ce qui ne doit pas être réalisé pour des raisons morales. Dieu possédant toutes les perfections, il est supposé infiniment bon, et par définition ne devrait pas pouvoir accomplir le mal. Un rapide coup d'œil autour de nous semble pourtant nous présenter le mal comme l'un des principaux ingrédients du monde dont Dieu serait le créateur : partout la guerre, l'injustice, la mort. L'hypothèse de l'existence d'un dieu bon est-elle donc compatible avec celle d'un monde apparemment mauvais ?

L'enjeu du devoir sera, dans chacune des parties, de proposer une réponse à cette question et à elle seule. On peut ainsi proposer dans une partie l'hypothèse selon laquelle un monde absolument parfait était irréalisable, dans une autre l'hypothèse selon laquelle notre monde n'est en réalité pas imparfait comme il semble l'être, etc.

Voici également trois exemples de définitions et de problématiques différentes pour le sujet « La science » :

1. (Définition externe, plutôt sociologique)

Une science se présente généralement à nous comme un ensemble d'assertions qui devrait unanimement être reconnu comme vrai, et que l'on suppose avoir déjà fait consensus dans une communauté de spécialistes tels que les mathématiciens, les physiciens ou les sociologues. Mais le simple consensus ne fait pas la vérité. Existe-t-il donc à ce présumé consensus (c'est-à-dire de fait) un fondement nécessaire (c'est-à-dire de droit), qui soit commun à tout ce que nous appelons couramment des sciences ?

2. (Définition interne, plutôt épistémologique)

Une science est un ensemble de savoirs que l'on peut obtenir, puis vérifier, selon des principes méthodologiques déterminés à l'avance. Ces principes sont par exemple les axiomes et les règles de démonstration du mathématicien ; ou les théories, les concepts et les formules du physicien ; ou les concepts, les observations et les statistiques du sociologue. La science n'est donc pas une simple connaissance, c'est une connaissance par méthode. Ces principes de méthode semblent pourtant eux-mêmes échapper à tout contrôle, n'étant généralement pas remis en cause dans le cours normal de la science. À quelles conditions l'obéissance à des principes de méthode peut-elle donc valoir comme un garant de vérité ?

3. (Définition naïve et empirique — parfois très efficace)

Nous appelons sciences un ensemble de discours tous tenus pour « vrais » et pourtant de natures très variées, qui comprend notamment des sciences pures comme les mathématiques et la logique, des sciences de la nature comme la physique et la biologie, des sciences humaines comme la psychologie et la sociologie. Certaines de ces « sciences » semblent unanimement reconnues comme telles et font autorité, d'autres font l'objet de débats passionnés — la psychanalyse, l'histoire, le marxisme —, tandis que d'autres prétendus savoirs sont presque unanimement classés parmi les « pseudo-sciences » — l'astrologie, l'alchimie, la physiognomonie. Existe-t-il donc des critères universellement valides qui nous permettraient de déterminer avec certitude si un domaine de savoir relève ou non de la science ?

Sans tension, il n'est pas de problématique efficace : sans tension, on voit difficilement l'intérêt de se poser telle ou telle question — et *a fortiori* d'y répondre.

La problématique doit être présentée sous la forme d'une question terminée par un point d'interrogation. Cette question ne doit pas être la répétition pure et simple du sujet, si celui-ci était déjà sous forme interrogative. Par exemple, pour le sujet « Toute pensée est-elle un calcul ? », la probléma-

tique ne doit surtout pas être « Toute pensée est-elle un calcul ? », mais être reformulée d'une manière éclairée par les définitions préalables, comme dans l'exemple précédent : « L'activité théorique de l'homme peut-elle être simulée tout entière par la simple manipulation de signes qui caractérise le calcul ? ». Entre le sujet et la problématique, on a progressé ; et ce, grâce aux définitions, qui permettent de mieux comprendre où se loge véritablement le problème.

Enfin, la problématique doit consister en *une seule* question. On a parfois la tentation d'en formuler plusieurs : « L'activité théorique de l'homme peut-elle être simulée tout entière par la simple manipulation de signes qui caractérise le calcul ? Les machines peuvent-elles tout faire ? L'homme sera-t-il remplacé à terme par des ordinateurs ? ». Mais cette succession de questions angoissées témoigne parfois d'une absence de choix, d'une hésitation entre plusieurs problématiques, et de leur simple juxtaposition. Le correcteur ne sait pas si elles sont toutes subordonnées à la première, si elles en précisent progressivement le sens (et dans ce cas c'est la dernière qui doit être retenue comme problématique définitive), ou encore si elles étudient trois aspects d'une seule et même problématique, qui quant à elle ne serait pas mentionnée. Il faut donc en choisir une seule ; c'est ce qui garantit l'unité de la dissertation.

2.3 Annonce du plan

L'annonce du plan est un sujet sensible entre correcteurs ; mais par chance, chacun est tolérant avec le parti pris adverse, pourvu qu'il soit habilement adopté.

Certains préconisent en effet d'annoncer dès l'introduction le plan entier, ce qui confère une véritable unité à la dissertation, et montre que l'étudiant sait dès le début où il va. De plus, cela facilite le travail du correcteur en lui permettant de s'orienter facilement dans la copie.

Mais on peut préférer ne pas « griller toutes ses cartouches » dès la première page, et ménager un peu de suspense. Il est en effet toujours un peu étrange d'annoncer la première partie, puis la deuxième, puis la troisième, puis de revenir à la première pour la développer. À quoi bon, si vous avez déjà tout dit ? Mais si vous n'annoncez pas le plan, il faudra ensuite que les transitions soient irréprochables et transparentes. Sinon, le correcteur aura du mal à comprendre la structure de votre copie, et votre note en subira les conséquences.

Dans tous les cas, il faut annoncer au moins la première partie, c'est-à-dire montrer comment la problématique mène naturellement à envisager un premier point de vue :

« Nous verrons dans un premier temps que la diversité et l'imprévisibilité de l'activité spirituelle humaine présentent autant de résistances à toute réduction de la pensée au calcul. »

En tout état de cause, il faut éviter à tout prix le lexique du boucher : « nous allons traiter cette question en trois parties », ou, pire, « nous allons examiner trois points de vue ». Tout au plus peut-on annoncer que « notre réflexion connaîtra trois moments successifs » : on doit insister sur la continuité de la pensée entre les différentes parties du plan.

3 Développement

Le développement est typiquement constitué de *deux à quatre parties*. Avec une seule partie, on reprocherait à l'étudiant de n'avoir développé d'un point de vue unilatéral ; avec cinq, de n'avoir pas suffisamment su regrouper ses pensées. Trois parties est certes le nombre canonique, mais une excellente dissertation peut n'en comporter que deux, pour peu qu'elle n'ait rien manqué d'essentiel. Rien n'est pire qu'une troisième partie boiteuse, rajoutée à la hâte pour atteindre le chiffre magique, et où l'étudiant n'a plus rien d'essentiel à ajouter.

Chaque partie doit apporter une proposition de réponse à la problématique. En particulier, il ne faut surtout pas consacrer la première partie à redéfinir les termes du sujet — ce qui aurait dû être fait en introduction — ou à exposer une thèse qui ne serait que préalable à la réponse.

Sur votre brouillon, le titre de chaque partie doit répondre explicitement à la question qu'est la problématique. Dans la copie, les premières phrases de chaque partie doivent formuler clairement la thèse soutenue. Elles peuvent ensuite indiquer brièvement le plan de la partie, c'est-à-dire annoncer les sous-parties qui la composent.

Chaque partie doit être divisée en *sous-parties*. Ici encore, le nombre canonique est trois, mais deux ou quatre peuvent tout à fait convenir si la matière l'exige. Chaque sous-partie doit être un élément de réponse à la problématique. La première phrase de la sous-partie doit dire clairement la thèse qui sera soutenue. Ensuite vient l'argumentation. Enfin, la dernière phrase résume la thèse de la sous-partie et montre ce qu'elle apporte à l'argumentation de la partie dans laquelle nous nous trouvons.

On ne saute pas de lignes à l'intérieur d'une partie. On se contente d'aller à la ligne à chaque nouvelle sous-partie.

3.1 Types de sujet

Il existe principalement quatre types de sujet :

1. *un seul concept* (ou une expression) : « La substance », « L'égalité », « Le génie », « Être impossible », « Voir », « Faire de nécessité vertu », etc.
2. *deux concepts* (ou, plus rarement, trois) : « Substance et accident », « Genèse et structure », « Corps et esprit », « Convaincre et persua-

der », « Foi et raison », « Langue et parole », « Conscience et inconscient », « Pensée et calcul », « Mathématiques et philosophie », etc.

3. *une question* : « Toute philosophie est-elle systématique ? », « Peut-on prouver l'existence de Dieu ? », « Peut-on penser l'histoire de l'humanité comme l'histoire d'un homme ? », « Ordre, nombre, mesure », etc.
4. *une citation* : « “Si Dieu existe, alors tout est permis” », « “La science ne pense pas” », « “Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ?” », etc.

Naturellement, différentes formulations peuvent être à peu près équivalentes : « Pensée et calcul » et « Toute pensée est-elle un calcul ? », « Être impossible » et « Qu'est-ce qu'être impossible ? », etc.

3.1.1 Un seul concept

Lorsque le sujet porte sur un seul concept, les problématiques les plus fréquentes sont :

1. un problème de *définition* ;
2. un problème d'*existence* ;
3. la discussion d'une *thèse* naturelle sur ce concept.

Par exemple, sur « Être impossible », on peut s'interroger sur la *définition*, c'est-à-dire sur ce que c'est qu'être impossible : est-ce la même chose qu'être contradictoire ? Et si oui, contradictoire avec quoi : les lois logiques, les lois physiques, des lois métaphysiques ? Sur « La substance », on peut s'interroger sur l'*existence* des substances en elles-mêmes, et non seulement dans notre pensée. Sur « La spéculation », on peut discuter la *thèse* assez naturelle et répandue selon laquelle toute spéculation est nécessairement vaine et stérile. Mais évidemment, on peut choisir d'autres problématiques pour chacun de ces sujets : il n'existe pas une seule bonne problématique par sujet.

3.1.2 Deux concepts

Lorsqu'un sujet comporte deux termes (ou trois, comme « Ordre, nombre, mesure »), il existe un piège à éviter à tout prix, qui est de traiter le sujet concept par concept, comme Eltsine mangeait les hamburgers couche par couche : par exemple, de traiter, pour « Genèse et structure », d'abord la genèse, ensuite la structure, enfin les relations entre elles. Dans un tel traitement, seule la troisième partie serait dans le sujet. Il faut traiter d'entrée de jeu les relations entre les deux notions.

C'est en introduction, et plus précisément lors de l'analyse du sujet, que l'on étudie chacune des notions pour elle-même : d'abord la genèse, ensuite la structure. Mais la problématique doit déjà lier les deux notions

et poser le problème de leur articulation. Ensuite, chacune des parties du développement doit porter sur la nature de cette relation.

De même, pour traiter le sujet « Mathématiques et philosophie », on ne séparera pas les analyses sur les mathématiques de celles qui portent sur la philosophie. Il faut d’emblée étudier, par exemple, si la philosophie peut adopter une méthode mathématique comme dans l’*Éthique* de Spinoza, et si certains concepts mathématiques — nombre irrationnel, nombre imaginaire, espace à n dimensions etc. — peuvent posséder une signification philosophique ; c’est-à-dire, en somme, quelle est la part de mathématiques dans la philosophie, et quelle est la part de philosophie dans les mathématiques.

3.1.3 Une question

Les sujets qui se présentent sous la forme d’une question sont réputés les plus faciles, mais il faut bien prendre garde à deux pièges :

- que la nécessité de poser la question ait bien été expliquée en introduction : la question ne doit pas paraître arbitraire ;
- que la problématique ne soit pas la simple paraphrase du sujet.

3.1.4 Une citation

Lorsque le sujet est une citation, il ne doit jamais être pris au pied de la lettre. Quitte à jouer sur les mots, les deux sujets suivants appellent bel et bien des traitements distincts :

- « Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? »
- « “Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ?” »

Dans le premier cas, le sujet est une question, tandis que dans le second il est une citation (de Leibniz). Quand le sujet est une question, on doit y envisager des réponses (métaphysiques, scientifiques, phénoménologiques...), et examiner si elles sont satisfaisantes. Quand le sujet est une citation, on doit se demander ce qui peut nous amener à poser cette question ; par exemple, quelle est la spécificité de l’être humain pour qu’il puisse se poser cette question — la question contre-factuelle par excellence ?

De même, avec le sujet « “Tous pourris” », il est évidemment hors de question de développer la thèse selon laquelle tous les hommes politiques sont corrompus, puis de voir platement que tous les hommes politiques ne sont peut-être pas corrompus ; mais il faut s’interroger sur l’existence même de ce slogan, sur les intérêts de ceux qui le proclament, sur le danger qu’il représente pour la démocratie.

Une citation ne doit donc jamais être prise au pied de la lettre. Elle doit toujours susciter une interrogation de second degré, sur l’existence et les conditions de possibilité du discours qu’elle rapporte.

3.2 Quelques types de plan

Il existe un certain nombre de plans récurrents, que l'on peut appeler plan dialectique, plan de réhabilitation, plan de dégradation, plan criticiste, etc. Certains d'entre eux seront décrits ci-dessous. Mais il faut bien se garder de vouloir appliquer un traitement mécanique aux sujets. Appliqué à toute force à un sujet, un plan inapproprié gâchera toute la dissertation. Ces quelques plans récurrents sont présentés seulement à titre de suggestion, mais ce ne sont pas les seuls plans possibles, et encore moins les meilleurs. Le meilleur plan sera toujours celui que vous aurez inventé spécifiquement pour tel ou tel sujet.

3.2.1 Le plan dialectique

Le plan dialectique est réputé, à tort, le plus philosophique : à ses élèves de l'École Normale Supérieure, Louis Althusser proclamait que tout plan devait représenter d'abord la passion, ensuite la crucifixion, enfin la résurrection. Le fameux plan par « thèse, antithèse, synthèse » est effectivement pertinent dans certaines circonstances.

Par exemple, sur le sujet « La substance », on pourrait adopter le plan dialectique suivant :

1. la substance comme *substrat* : derrière tout phénomène doit se trouver une entité permanente, qui soit en même temps le support du discours (Aristote) ;
2. la substance comme *fiction* : on n'a jamais d'expérience de la substance, mais seulement de ses manifestations (Berkeley, Hume) ;
3. la substance comme *fonction* : la substance n'est certes jamais connue en elle-même, mais elle doit être pensée pour rendre possible une connaissance des phénomènes (Kant).

On a parfois du mal à remplir la première partie d'un plan dialectique. Comme elle décrit généralement le point de vue du sens commun, il est difficile d'y trouver de la profondeur. Par exemple, pour un sujet comme « Le monde extérieur existe-t-il ? », comment peut-on consacrer plus de deux lignes à dire que, dans la vie de tous les jours, nous considérons l'existence du monde extérieur comme allant de soi ?

Pour remédier à ce problème, la plus-value que vous apporterez dans la première partie ne sera pas du contenu, mais de la *structure*. Par exemple, vous pouvez, dans chacune des trois ou quatre sous-parties de cette première partie, mettre au jour l'une des raisons que nous avons de croire à l'existence du monde extérieur : l'impression de résistance (le monde ne se comporte pas toujours comme je l'attends ou le désire), l'existence d'une intersubjectivité (nos rapports avec autrui supposent un monde commun), l'efficacité pratique de cette croyance... Vous pouvez ainsi reconstruire le « système implicite » du sens commun, le décrire comme s'il s'agissait de la

pensée d'un philosophe. La structure que vous aurez ainsi dégagée pourra d'ailleurs vous être très utile en deuxième partie : vous pourrez alors démontrer, argument par argument, toutes les bonnes raisons que nous avons de croire à l'existence du monde extérieur.

Le plan dialectique a pourtant ses inconvénients :

1. il est généralement le plan le plus attendu — or ce qui ne surprend pas votre correcteur tend à l'ennuyer, surtout lorsque le même plan fade se voit reproduit en trente exemplaires ;
2. le désir de synthèse à tout prix engendre souvent une troisième partie extrêmement plate, sans saveur ni force, où l'on s'efforce de concilier sans combat la version amollie de thèses contradictoires. Souvent la deuxième partie, celle de la critique, est celle où l'on a pris le plus de plaisir, et dont la conciliation finale est un affaiblissement considérable.

Aussi convient-il parfois de sacrifier le plan dialectique à d'autres types de plan, présentant plus de vigueur.

3.2.2 Le plan criticiste

Le plan criticiste, sous-espèce du plan dialectique, peut convenir pour des sujets tels que « La substance », « Le moi », « La conscience collective », « L'universel », « L'histoire a-t-elle un sens ? », etc. — typiquement, quand le sujet porte sur une notion transcendante mais d'usage fréquent. Le plan est le suivant :

1. l'*existence* de la chose ;
2. la chose n'est qu'une *illusion* ;
3. on peut faire un *usage régulateur* de la chose, c'est-à-dire postuler son existence à des fins théoriques ou pratiques, faire « comme si » la chose existait.

Par exemple, voici un traitement classique pour le sujet « La substance » :

1. la substance comme *chose* : pourquoi et comment nous sommes constamment invités à supposer l'existence de substances dans la vie quotidienne ;
2. la substance comme *illusion* : nous n'avons aucune connaissance directe de la substance ; celle-ci peut n'être que le fruit de notre imagination, une hypothèse métaphysique invérifiable ;
3. la substance comme *fonction* : cette notion est utile pour connaître les phénomènes, et doit être postulée pour permettre le progrès de la science. On peut faire « comme si » la substance existait, et ainsi mieux connaître le monde.

De même, on peut adopter le plan criticiste pour le sujet « L'histoire a-t-elle un sens ? » :

1. il *existe* un sens de l'histoire : on constate en observant l'histoire un progrès vers l'égalité et la démocratie ;
2. le sens de l'histoire comme *illusion* : l'histoire est faite de contingences, et ce sont les vainqueurs qui réinventent l'histoire à leur avantage ;
3. le sens de l'histoire comme *postulat* : poser l'existence d'un sens de l'histoire peut servir de guide à notre action, par exemple pour fixer des fins à l'action politique. Cela ne signifie pas que l'histoire ait un sens en elle-même, mais si nous décidons d'agir « comme si » c'était le cas, alors par nos actes elle acquerra bien un sens.

Naturellement, il faut toujours déterminer avec précision à quel intérêt est soumis le « comme si » : intérêt théorique (connaître le monde), pratique (progrès moral), etc.

3.2.3 Le plan de réhabilitation

Il arrive qu'un sujet de dissertation corresponde à un concept chargé d'une forte connotation péjorative : « L'égoïsme », « L'erreur », « Le mauvais goût », « L'argument d'autorité », « Les causes finales », « L'anachronisme », etc. Un plan dialectique pourrait être ici extrêmement fade :

1. dans une première partie, on *critique* le concept, selon la conception commune (l'égoïsme est un intérêt immoral et nuisible à la société, l'erreur fait obstacle à la connaissance, le mauvais goût est une perversion du goût) ;
2. dans une deuxième partie, on *justifie* ces concepts (l'égoïsme est l'intérêt dominant chez l'homme ; l'erreur est parfois fertile ; le mauvais goût peut revêtir un intérêt esthétique, par exemple dans le kitsch ou chez Warhol) ;
3. dans une troisième partie, on *concilie* avec fadeur les deux points de vue précédents (l'égoïsme est parfois bon, mais il ne faut pas en abuser ; l'erreur est parfois fertile, mais il faut quand même faire attention ; le mauvais goût ne doit quand même pas être excessif).

Naturellement, on peut utiliser le plan dialectique de manière plus fine, y compris avec ces sujets ; mais, mal utilisé, il revient souvent à ces formes sans force.

Un plan plus puissant est alors le suivant, qui procède à une *réhabilitation* progressive du concept péjoratif :

1. le concept est *nuisible* (l'égoïsme est un intérêt immoral et nuisible à la société, l'erreur fait obstacle à la connaissance, le mauvais goût est une perversion du goût) ;
2. le concept est *inévitabile* (toute action a lieu sur fond d'égoïsme, toute connaissance repose sur une erreur, tout goût est mauvais) ;

3. le concept est même parfois *bénéfique* ou souhaitable (l'égoïsme a des effets profitables, l'erreur fait progresser la connaissance, le mauvais goût fait évoluer l'histoire de l'art).

Dans ce dernier plan, il ne s'agit pas d'adopter une thèse conciliant deux points de vue opposés, mais au contraire d'approfondir progressivement une thèse forte, selon une véritable montée en puissance.

Naturellement, le plan de réhabilitation est difficilement justifiable dans certains cas : « L'esclavage », « Le terrorisme », « Le racisme ». Ici, toute idée de réhabilitation serait assez scabreuse.

3.2.4 Le plan de dégradation

Symétriquement au précédent, le plan peut consister à dégrader un concept spontanément perçu comme positif : « Le désintéressement », « La sympathie », « La vérité », « La sincérité », « Le bon goût », « L'égalité »... On montre alors successivement :

1. que le concept est *bénéfique* ;
2. qu'il est *impossible* ;
3. qu'il est même parfois *nuisible*.

3.2.5 Le plan *ad hoc*

Il existe un nombre indéfini de plans *ad hoc*, parfaitement adaptés à un sujet, et souvent à un seul, et qui seront bien plus pertinents que tous les plans génériques — dialectique, réhabilitation, dégradation, criticiste — dont vous aurez entendu parler. Ce plan est, à chaque fois, à inventer pour la première fois. S'il demande de l'audace, il est souvent bien plus payant que tous les autres types de plans.

3.3 Quelles thèses faut-il soutenir ?

Les candidats doivent comprendre qu'ils ne sont jamais jugés sur leurs idées. Le correcteur n'attend pas des copies qu'il lit la confirmation de ses propres convictions philosophiques. Il veut lire des copies argumentées. On préfère largement une copie défendant bien une thèse avec laquelle on n'est pas d'accord à une copie défendant mal une thèse qui a notre sympathie. N'essayez donc pas de deviner les orientations philosophiques du correcteur, qui est souvent plus ouvert d'esprit que vous ne le croyez. Les inspirations kantienne, heideggerienne, wittgensteinienne, quiniennne ne sont ni encouragées, ni bannies : tout dépend de la manière dont vous argumenterez vos idées.

Voici deux conseils généraux au sujet des thèses que vous défendrez : défendez des thèses non triviales, mais ne cherchez pas l'originalité à tout prix.

On est souvent conduit, en début de copie notamment, à défendre des thèses triviales, proches du sens commun : dire que le mal existe, que la substance existe, etc. Mais *cela ne doit pas dépasser le début de la première partie*. Il faut rapidement passer à des considérations non triviales. Cela peut se faire notamment de deux manières : soit en rompant avec ces apparences, et en montrant que les choses sont en réalité plus compliquées, que le sens commun est illusoire ; soit en examinant de manière structurée tous les présupposés de ce point de vue trivial, en reconstruisant en quelque sorte le « système implicite » du sens commun. Dans les deux cas, il ne faut *surtout pas s'attarder à la surface des choses* (quitte à y revenir plus tard, de manière justement non triviale) : c'est ce qui fait toute la différence entre la dissertation de philosophie et la dissertation de culture générale.

Si vous défendez une thèse non triviale, il vous viendra souvent à l'esprit, au moment de l'écrire sur la copie, une objection naïve. Dans ce cas, *écartez-la explicitement*, pour prévenir tout malentendu et montrer que vous anticipez le sens commun et prétendez montrer quelque chose de plus ambitieux.

Mais il faut prendre garde également à l'originalité à tout prix. Les dissertations, surtout en dernière partie, sont parfois le prétexte à des envolées d'enthousiasme, où le candidat défend des thèses abstraites dont le principal intérêt est de n'avoir prétendument jamais été entendues. Le correcteur n'a généralement aucune objection de principe à cela, à condition que les thèses soient argumentées : la nouveauté n'a pas valeur d'argument.

Il faut donc prendre garde à défendre des thèses non triviales, et à les argumenter. Ce sont les seuls impératifs concernant le contenu de vos thèses ; sous ces seules réserves, qui sont naturelles, votre liberté est totale.

3.4 Comment soutenir une thèse

Toute thèse doit être *soutenue*, et jamais simplement exposée.

Il n'existe que deux moyens de soutenir une thèse : soit, *a priori*, en la fondant sur des principes ; soit, *a posteriori*, en l'appuyant sur des exemples. Dans les deux cas, il convient d'éviter toute *généralisation abusive*.

3.4.1 Preuves *a priori* : les arguments

Supposons que, dans le cadre d'une dissertation sur le thème « Le désintéressement », on veuille — provisoirement ou non — répondre par que le désintéressement absolu n'existe pas, c'est-à-dire que toutes nos actions sont fondamentalement intéressées. Une preuve *a priori* pourrait être la suivante :

« L'homme est un être vivant ; or, un être vivant ne peut être poussé à agir d'une manière déterminée que s'il y est poussé par un intérêt ; par conséquent, l'homme est principalement motivé par des intérêts, et non par des valeurs morales ».

Matériellement, les prémisses de cet argument sont certes contestables : il faut avoir préalablement montré que l'intérêt et la valeur sont mutuellement exclusifs, et que l'homme est un être vivant exactement au même titre que les animaux ; mais l'essentiel, de notre point de vue actuel, réside dans le caractère *a priori* de l'argument. Celui-ci est un syllogisme formellement valide⁵.

3.4.2 Preuves *a posteriori* : les exemples

Les exemples jouent un rôle crucial dans une dissertation. Ils montrent d'une part que vous possédez une connaissance directe des objets sur lesquels vous raisonnez, et d'autre part que vous êtes capables de relier vos thèses philosophiques à des remarques de premier niveau. Dans une dissertation de philosophie politique, citez des événements historiques appartenant à des époques variées. Dans une dissertation d'esthétique, citez des œuvres d'art relevant d'époques et de genres variés. Dans une dissertation d'épistémologie, donnez des exemples scientifiques. Dans une dissertation de morale, de philosophie du langage etc., donnez toujours des exemples concrets. Utiliser des exemples concrets, c'est montrer que vos thèses se vérifient à même les choses, et qu'elles ne sont pas séparées du réel qu'elles prétendent décrire.

La manipulation d'exemples doit donc faire l'objet d'un soin particulier. Mais il faut pour cela être lucide sur l'apport réel de nos exemples à l'argumentation : éviter les généralisations abusives, et savoir bien user des exemples.

Le danger de la généralisation abusive Une preuve *a posteriori* de la même thèse ne peut être simplement de la forme suivante :

« Un rapide coup d'œil sur l'histoire de l'humanité suffit à nous convaincre de la méchanceté originelle de l'homme. »

La preuve n'est pas convaincante, car de ce qu'il ait existé *certain*s hommes mauvais — on n'aura effectivement guère de peine à en trouver — elle conclut que *tous* les hommes sont mauvais. En termes logiques, le sophisme repose sur une confusion entre quantificateurs. La généralisation est abusive.

Le bon usage des exemples D'où le problème suivant : comment peut-on avancer la moindre thèse *a posteriori* qui soit en même temps générale, si l'expérience ne nous livre jamais que du particulier ? Un procédé pourra vous y aider : l'*exemple-limite*.

On peut en effet distinguer trois types d'exemples : l'exemple typique, l'exemple ordinaire, et l'exemple-limite. L'exemple typique est celui qui a été choisi avec soin comme illustrant avec une facilité particulière la thèse que

5. Ce qui, au passage, montre l'utilité directe, pour la dissertation, de la logique : celle-ci n'est pas une discipline isolée du cursus, elle est proprement philosophique.

l'on veut défendre. Arguer de Staline pour affirmer que tous les hommes sont mauvais, c'est se faciliter outrageusement la tâche ; l'argument n'a strictement aucune valeur. On peut tout au plus y recourir provisoirement, dans une première approche, en montrant que l'on utilise consciemment un exemple typique, et surtout *en l'accompagnant d'une analyse détaillée* : « l'exemple de Staline est à cet égard tout à fait caractéristique (ou représentatif), car... ». Pour compenser la facilité de l'exemple, qui joue d'abord en votre défaveur, l'examineur attendra que vous en ayez une connaissance approfondie ; vous montrerez donc bien en quoi la constitution interne de votre exemple illustre votre thèse de manière non triviale.

L'exemple ordinaire est celui qui puise dans la moyenne des individus pour montrer la validité de la thèse : on montrera par exemple comment l'homme est mauvais au quotidien. La force persuasive est certes plus grande que pour l'exemple typique, mais non encore absolue, car il peut exister des personnes exceptionnelles, largement supérieures à l'homme ordinaire. Comme le précédent, cet argument serait une généralisation abusive, c'est-à-dire une confusion entre quantificateurs : « il existe des hommes intéressés, donc tous les hommes sont intéressés ».

Mais montrer que Pierre ou Jean sont mauvais a beaucoup moins de force que de montrer en quoi Gandhi pouvait être quelqu'un de fondamentalement intéressé. Parmi les exemples, seul l'exemple-limite, montrant que même les actions de Gandhi peuvent être justifiées par un intérêt personnel, a donc une réelle valeur argumentative. Soutenir une hypothèse par des exemples n'a de valeur que comme « une vérification de cette hypothèse sur des cas exemplaires, délibérément choisis comme particulièrement défavorables à sa démonstration⁶ ».

3.4.3 La modalité des thèses

Un sophisme apparaît régulièrement dans les dissertations : il consiste à évoquer la simple possibilité d'une thèse, et, de là, à en conclure la vérité ou la nécessité. De même que la généralisation abusive était une confusion entre quantificateurs (« il existe des hommes intéressés, donc tous les hommes sont intéressés »), on peut voir ici une confusion entre modalisateurs : « il est possible que tous les hommes soient intéressés, donc tous les hommes sont intéressés ».

Il faut donc prendre garde aux modalisateurs que l'on emploie, et principalement à ne pas considérer comme avérées des thèses dont on s'est contenté d'évoquer la possibilité. Assurément, certaines thèses, notamment dans les philosophies du soupçon comme celle de Nietzsche, sont condamnées à rester dans le domaine du possible, et sont difficilement prouvables : comment prouver en toute généralité que la nature tout entière est régie par la volonté

6. Gilles-Gaston Granger, *Essai d'une philosophie du style*, Paris, Armand-Colin, Philosophies pour l'âge de la science, 1968.

de puissance ? Nietzsche lui-même ne le démontre pas, se contentant d'exposer cette thèse⁷. Mais parfois la simple possibilité est suffisante, car elle permet de réfuter la prétention adverse à la nécessité (« le caractère nécessaire de l'existence d'actions désintéressées est remis en cause par la seule cohérence de l'hypothèse d'un monde régi par la volonté de puissance »). Dans tous les cas, une modalité modeste mais légitime a toujours plus de force qu'une modalité ambitieuse mais usurpée.

3.5 Comment réfuter une thèse

Il existe au moins quatre façons de réfuter une thèse : la première est *a posteriori*, les trois autres *a priori*.

Une première façon de réfuter une thèse est de *produire un contre-exemple*. Si quelqu'un soutient la thèse « il n'y a pas d'action désintéressée », inutile de montrer que *toute* action est désintéressée ! Il suffit d'exhiber un seul contre-exemple pour la réfuter complètement.

Une deuxième façon est de montrer une *faille dans le raisonnement adverse*. Supposons quelqu'un soutienne la thèse « il n'y a pas d'action désintéressée » en commettant, comme il arrive souvent, une erreur de quantificateur (« il n'existe pas d'action désintéressée, puisque nous voyons sans cesse les hommes autour de nous agir selon leur intérêt ») ou une erreur de modalisateur (« il n'existe pas d'action désintéressée, puisqu'il est possible que tout homme ne soit mû que par son intérêt personnel »). Dans ce cas, montrez explicitement quelle est la faille, et vous aurez réfuté la démonstration (reste à démontrer la thèse inverse).

Une troisième façon est d'*attaquer les prémisses* ou les présupposés du raisonnement adverse. Supposons que quelqu'un nie l'existence d'actions désintéressées en s'appuyant sur un syllogisme valide : « L'homme est un être vivant ; or, un être vivant ne peut être poussé à agir d'une manière déterminée que s'il y est poussé par un intérêt ; par conséquent, l'homme est principalement motivé par des intérêts, et non par des valeurs morales ». Vous pouvez réfuter cette argumentation en rejetant l'une des prémisses – par exemple en disant que l'homme ne se réduit précisément pas à son animalité (ou du moins *pas nécessairement*, ce qui suffit à invalider la conclusion du syllogisme).

Une quatrième façon est de *critiquer les définitions* des termes. Si quelqu'un soutient qu'il n'y a pas d'action désintéressée, vous pouvez critiquer cette thèse en disant qu'elle confond différentes sortes d'intérêt, qu'il faut en réalité distinguer : par exemple l'intérêt personnel, l'intérêt collectif, l'intérêt rationnel...

7. *Par-delà bien et mal*, §36.

3.6 Comment mobiliser l'histoire de la philosophie

Un philosophe doit toujours être introduit, et savoir s'effacer au bon moment. Il n'est qu'invité dans votre dissertation ; tout soliste doit rester aux ordres du chef d'orchestre. En termes concrets, la première phrase d'un alinéa, où l'on annonce la thèse à venir, et la dernière, où l'on résume la thèse examinée, doivent être anonymées comme des copies d'examen, c'est-à-dire ne contenir aucun nom de philosophe.

Par ailleurs, un philosophe n'est ni un totem, ni un tabou. Une sottise, même énoncée par Kant, reste une sottise⁸ : un grand nom n'est jamais une autorité. Aussi toute assertion, même reprise de Kant, doit-elle être fondée au même titre que si c'était la vôtre. Une thèse n'est en effet jamais isolée dans l'œuvre d'un philosophe : en ceci, elle est toujours plus qu'une simple citation. Elle s'inscrit dans un système, ou plus modestement dans un ensemble de raisons, et c'est sur lui qu'il faut la fonder.

Pour cette raison, une citation, à elle seule, est rarement éclairante. Elle doit être décortiquée, expliquée, justifiée. Une copie sans citation, dans laquelle toutes les thèses sont justifiées les unes par les autres, est largement préférable à un agrégat de citations supposées transparentes et autosuffisantes. Rien ne saurait donc être plus nuisible à une dissertation philosophique que le *Dictionnaire de citations*, catalogue d'aphorismes certes rhétoriquement habiles, mais dont la profondeur n'est souvent qu'apparente, et la systématisme toujours absente.

Un philosophe doit toujours être cité avec la plus grande précision possible. Il ne suffit pas de dire que Kant a affirmé quelque part l'existence de connaissances synthétiques *a priori* : il faut au moins renvoyer à la *Critique de la raison pure*, voire plus précisément à son Introduction.

On peut mentionner quelques citations si on a le bonheur de les connaître par cœur. Mais si l'on a peu de mémoire, un résumé fidèle des thèses d'un philosophe n'a pas moins de valeur. En outre, les citations ont souvent un effet pervers : pour compenser l'effort qu'a nécessité leur apprentissage, on tend à les mobiliser à tort et à travers.

3.7 Transitions

Les transitions ne sont pas une simple exigence rhétorique, mais obéissent à une véritable nécessité conceptuelle. Elles témoignent en effet d'une véritable continuité entre les pensées, plutôt que d'une simple juxtaposition. Une transition procède typiquement en trois moments :

1. *résumer* en une seule phrase la thèse que l'on vient d'exposer ;

8. Ainsi, dans l'*Anthropologie* (II, B), la féminité est définie par deux critères : la conservation de l'espèce (qui implique la crainte et la faiblesse), et l'affinement de la culture (qui implique la politesse et la tendance au bavardage).

2. montrer de manière détaillée, et surtout pas de manière symbolique ou allusive, ce qui *manque* à cette thèse ;
3. soumettre l'*ébauche* d'une solution, telle qu'elle sera développée dans la partie ou la sous-partie suivante.

Chacun de ces trois moments est crucial, mais c'est souvent le second qui fait défaut : on change de point de vue sans avoir vraiment montré pourquoi il était *absolument nécessaire* (et non simplement possible) de le faire. Si on ne montre pas clairement dans la transition pourquoi le point de vue adopté jusqu'ici est insatisfaisant et doit être abandonné, le lecteur n'a strictement aucune raison de lire la partie suivante.

Où doit-on mettre des transitions ?

1. à la fin de chaque sous-partie, dans le même alinéa ;
2. à la fin de chaque partie, ce qui mérite souvent un alinéa à part ; et ce n'est pas être verbeux que de lui consacrer cinq à dix lignes, ou plus.

Par exemple, supposons que nous ayons adopté le plan suivant pour le sujet « La guerre » :

1. la guerre est un *déchaînement de violence* ;
2. la guerre est une violence, mais dirigée par l'intellect : une *violence rationnelle* ;
3. la pertinence de la guerre dépend des valeurs qui la motivent : sous certaines conditions, elle peut devenir une *violence raisonnable*.

La transition de la première à la deuxième partie peut être l'alinéa suivant :

« Nous avons vu que la guerre pouvait se présenter au premier abord comme un déchaînement de violence, s'inscrivant dans la continuité de la rivalité entre les individus pour satisfaire leurs besoins naturels (boire, manger, respirer...). Mais ce serait méconnaître trois distinctions essentielles. D'abord, les belligérants ne sont pas des individus, mais des entités plus abstraites et plus larges, à savoir des États. Ensuite, les motivations d'une guerre sont rarement réductibles aux conditions de la satisfaction des besoins naturels : on entre en guerre pour s'assurer une position économique privilégiée, pour acquérir des terres riches en minerais, pour faire coïncider les frontières politiques de l'«État» avec les frontières culturelles de la «nation», pour laver l'humiliation d'une guerre passée, pour répandre la liberté révolutionnaire dans le monde entier, pour réaliser le communisme international, pour agrandir son «espace vital», pour recouvrer la terre de ses ancêtres, etc. : rien n'animal dans toutes ces motivations. Enfin, les moyens d'action sont de plus en plus «raffinés» : loin de la pierre que l'on jette à autrui, on fait de plus en plus appel

aux dernières avancées scientifiques (armes à feu, bombes atomiques, armes chimiques ou bactériologiques). Loin d'être un pur et simple déchaînement de violence, la guerre se caractérise donc par un appel constant à l'intelligence. Ne faut-il pas, dès lors, considérer que la rationalité est aussi essentielle à la guerre que la violence ? »

Lorsque l'on adopte un plan dialectique, l'une des transitions doit être plus soignée encore que toutes les autres : celle qui conclut la deuxième partie et annonce la troisième. Ici, plus de quinze lignes sont rarement un luxe. Il faut prendre le temps de bien montrer toute la tension à laquelle on est parvenu, dans sa radicalité. Plus la contradiction est radicale, plus la résolution est attendue avec impatience : il faut savoir susciter l'intérêt du correcteur !

4 Conclusion

4.1 Une réponse explicite

Le rôle de la conclusion est simple : elle doit *répondre à la problématique*. Une conclusion ne doit donc pas être simplement un résumé de la dissertation, mais répondre explicitement à la question dont elle était partie.

Il faut fuir comme la peste les conclusions sceptiques paresseuses, comme « on a vu qu'il existait beaucoup de réponses différentes à cette question » ou « on a vu que cette notion est complexe et comporte de nombreux aspects ». On peut certes conclure sur une impossibilité de trancher, mais elle doit être argumentée, et non s'appuyer sur la seule diversité des opinions. La diversité des opinions n'est plus un bon point d'arrivée de dissertation qu'un bon point de départ.

La conclusion ne doit contenir *aucun nom de philosophe*. C'est vous qui parlez en votre nom. Ne dites donc jamais : « en adoptant un point de vue heideggerien, on peut dire que... ». Si vous avez adopté le point de vue de Heidegger en citant cet auteur à la fin de votre dernière partie, il est temps maintenant de voler de vos propres ailes ; vous n'avez plus besoin de Heidegger pour porter les idées que vous vous êtes appropriées.

4.2 L'ouverture du sujet

Si vous êtes partis d'une amorce, la reprendre en conclusion pour l'éclairer d'un jour nouveau peut être instructif ; bien manipulé, ce procédé confère à la dissertation une efficacité qui n'est pas seulement rhétorique, mais également spéculative : il montre que vous saviez dès le départ où vous alliez, et que le cheminement n'a pas été improvisé ligne après ligne.

Par exemple, sur le sujet « La guerre », on peut faire écho en conclusion à l'amorce qui comparait Jaurès et Cavaillès :

« Si le pacifiste Jaurès et le résistant Cavaillès peuvent être tous deux considérés comme des justes, c’est que l’opposition formelle de la guerre et de la paix n’est pas tenable, sans quoi Jaurès serait lâche ou Cavaillès militariste. Il nous faut donc distinguer deux sortes de guerres, correspondant à deux sortes de paix. Si Jaurès était pacifiste, ce n’était pas par simple refus de la guerre (la paix comme absence de guerre, ou *paix négative*), mais au nom d’une *paix positive* conçue comme entente entre les peuples. Si Cavaillès s’engagea dans la Résistance après l’Armistice, ce n’était pas par refus belliciste de l’état de paix, mais au nom d’une paix positive — son avènement dût-il passer par la guerre — et contre la paix négative s’accommodant de l’Occupation et des crimes dont elle fut le théâtre. En distinguant ces deux sortes de paix, on peut concevoir la proximité de ces deux personnes, qui est d’avoir subordonné le problème de la *valeur* de la guerre prise absolument à celui de sa *pertinence* dans une situation historique précise. Si l’on peut parler de “justes”, c’est parce qu’ils ne pensèrent pas en opposant simplement guerre et paix, mais guerre injuste et paix juste pour Jaurès, guerre juste et paix injuste pour Cavaillès. »

On préconise parfois le recours à l’*ouverture du sujet*. Mais, mal maîtrisé, le procédé revient trop souvent à aborder soit des problèmes qui n’ont aucun rapport avec le sujet (« car, après tout, qu’est-ce que la vérité?... »), soit des problèmes qui auraient dû être traités (« une nouvelle question se pose, qui serait celle des valeurs au nom desquelles on mène une guerre »). Dans le doute, il vaut mieux éviter ce procédé, et terminer directement par la réponse à la question : ici encore, la sobriété est parfois gage d’efficacité.

5 Comment les correcteurs lisent les copies

Savoir sur quels critères vous êtes évalué vous permettra de rédiger des copies satisfaisant le mieux possibles les attentes du correcteur.

5.1 Ordre de lecture

Voici un exemple de lecture de copie. Le correcteur lit d’abord l’introduction et la conclusion. À ce stade, il a souvent une idée de la note à quatre points près. C’est comme s’il raisonnait par grandes cases :

- une case A pour les très bonnes copies, de 14 à 20 ;
- une case B pour les copies correctes, de 10 à 14 ;
- une case C pour les copies insatisfaisantes, de 6 à 10 ;
- une case D pour les copies inachevées ou bâclées, en dessous de 6.

Ayant ainsi provisoirement identifié le profil de la copie, le correcteur lit le développement, pour voir si les thèses sont correctement argumentées : il juge la qualité de la démonstration, la pertinence des exemples et des références philosophiques. Généralement, le développement ne fera pas changer la copie de case — du moins, pas dans un sens favorable au candidat : une copie qui commence et qui finit mal contient rarement un développement éblouissant. Le développement permet surtout au correcteur de savoir où positionner la copie dans la case qui lui correspond (A+, A−, B+, B−, ...) ; il permet donc au candidat de gagner jusqu'à quatre points.

5.2 Critères d'évaluation

Voici, dans l'ordre, les questions que le correcteur peut se poser.

1. Je lis l'introduction.
 - Les principaux termes du sujet ont-ils été définis, au moins de façon provisoire ?
 - Le sujet est-il bien problématisé, en partant de la construction d'une véritable tension ?
 - Chacune des parties annoncées répond-elle à la problématique ?
 L'introduction permet déjà de savoir si le candidat s'est approprié le sujet pour le penser de façon personnelle.
2. Je lis la conclusion.
 - La copie est-elle achevée ?
 - La conclusion répond-elle clairement à la question posée dans l'introduction ?
 - La conclusion est-elle intéressante, c'est-à-dire non triviale ?
3. Je lis le développement.
 - La réflexion de chaque partie est-elle structurée en sous-parties, dont chacune contient une thèse ?
 - Chaque thèse est-elle soutenue par une démonstration, ou par un exemple suffisamment analysé ?
 - Le candidat mentionne-t-il les doctrines philosophiques de manière détaillée, en évitant l'avalanche de références évoquées de manière allusive ?
 - Les transitions sont-elles pertinentes ?

6 Sujets de dissertation

Voici des sujets pour s'entraîner à la dissertation. Pour chacun d'eux, rédigez :

1. une introduction : définitions, tension, problématique ;
2. un plan détaillé (aucun nom de philosophe ne doit apparaître dans les titres des parties et sous-parties) ;

3. une courte conclusion répondant clairement à la problématique.

6.1 L'art

- Pourquoi conserver les œuvres d'art ?
- L'art imite-t-il la nature ?
- L'éducation esthétique
- L'inspiration
- L'artiste sait-il ce qu'il fait ?
- L'art et la morale
- Le plaisir esthétique suppose-t-il une culture ?
- La virtuosité
- Qu'est-ce qu'une œuvre ratée ?
- Y a-t-il un progrès en art ?
- Le génie
- Le mauvais goût
- Arts de l'espace et arts du temps
- L'art engagé
- La pluralité des arts
- La vérité de l'œuvre d'art

6.2 Logique et épistémologie

- Mécanisme et finalité
- Le symbolisme mathématique
- Le hasard n'est-il que la mesure de notre ignorance ?
- Comment choisir entre plusieurs hypothèses ?
- La logique nous apprend-elle quelque chose sur le langage ordinaire ?
- La causalité
- Sauver les phénomènes
- Les genres naturels
- Qu'est-ce qu'un nombre ?
- La cohérence est-elle un critère de vérité ?
- Des événements aléatoires peuvent-ils obéir à des lois ?
- L'intuition en mathématiques
- La contradiction
- La logique a-t-elle une histoire ?
- Y a-t-il plusieurs logiques ?
- La méthode
- Savoir et pouvoir

6.3 La métaphysique

- L'impossible
- L'être et le temps

- Y a-t-il une connaissance métaphysique ?
- Seul le présent existe-t-il ?
- N'y a-t-il qu'un seul monde ?
- L'existence se démontre-t-elle ?
- Avons-nous une âme ?
- L'infinité du monde
- Que prouvent les preuves de l'existence de Dieu ?
- Le virtuel et le réel
- Le réel est-il rationnel ?
- Être et être pensé
- Penser sans corps
- Le miracle
- Logique et métaphysique
- Dieu a-t-il pu vouloir le mal ?

6.4 La morale

- Sommes-nous responsables de notre passé ?
- Le repentir
- Peut-on conclure de l'être au devoir-être ?
- L'intolérable
- Le péché
- La beauté morale
- Peut-on vouloir le mal ?
- La morale peut-elle être fondée sur la science ?
- Y a-t-il un devoir d'être heureux ?
- La morale peut-elle se passer d'un fondement religieux ?
- La moralité n'est-elle que dressage ?
- La morale peut-elle être un calcul ?
- Le moi est-il haïssable ?

6.5 La politique

- Guerre et politique
- La rationalité politique
- Qu'est-ce qu'un contre-pouvoir ?
- Le totalitarisme
- Que faut-il savoir pour gouverner ?
- Le législateur
- Le respect des institutions
- Les droits de l'homme sont-ils une abstraction ?
- La meilleure constitution
- A-t-on des droits contre l'État ?
- Qu'est-ce qu'un programme politique ?

- Y a-t-il des erreurs en politique ?

6.6 Les sciences humaines

- Histoire et ethnologie
- Les sciences humaines permettent-elles de comprendre la vie d'un homme ?
- Les sciences humaines sont-elles dangereuses ?
- Expliquer et comprendre
- Qu'est-ce qui rend l'objectivité difficile dans les sciences humaines ?
- sciences humaines et philosophie
- L'efficacité thérapeutique de la psychanalyse
- La psychanalyse est-elle une science ?
- Sciences humaines et liberté sont-elles compatibles ?
- Y a-t-il une causalité historique ?
- L'objectivité de l'historien
- L'arbitraire du signe
- Machines et mémoire
- Les sciences humaines permettent-elles d'affiner la notion de responsabilité ?
- L'économie a-t-elle des lois ?
- L'argent
- Y a-t-il un inconscient collectif ?